

Il n'est pas préconisé de prendre des captures d'écran de ce livre puis de les envoyer. Il est recommandé de partager ce lien, qui contient ce document mis à jour, mais également d'autres résumés en allemand, du vocabulaire, un quizlet et le champ des semestrielles.

<https://xpeuvr327.github.io/resumes/allemand/olli-aus-ossiland.html> (V1.3, 17 mai)

Lien vers que ce document <https://kdrive.infomaniak.com/app/share/1427524/208c8f4c-8e23-4f45-bede-15b3e7d138a3> actuel que vous lisez en ce moment

POUR EVITER TOUTE PLAINTÉ DE LA PART DES PROFS ET DES ÉLÈVES, JE DOIS PRÉCISER QUE CETTE TRADUCTION NE REMPLACE NULLEMENT LA LECTURE DU LIVRE ORIGINAL "OLLI AUS OSSILAND". CETTE TRADUCTION N'EST EN AUCUN CAS CERTIFIÉE D'ÊTRE ENTièrement CORRECTE. – je me suis rendu compte après coup que le document préexistant qu'un ami m'a envoyé et sur laquelle cette traduction est basée est déjà disponible publiquement sur Facebook. Le synopsis est également issu d'un autre site. Source du synopsis: https://booknode.com/olli_aus_ossiland_0406182 source du document: <https://www.facebook.com/media/set/?set=a.102420623169641.3128.102414059836964>

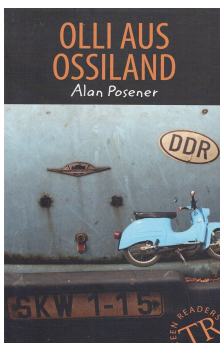
Journal des modifications (Il n'y a vraiment aucune raison de revenir à une version précédente)

V-1.2 Diverses modifications et améliorations ont été incluses et des erreurs de traduction / fr fixées.

V-1.3 Relecture complète, surlignage (j'ai eu la flemme):

OLLI AUS OSSILAND – RÉSUMÉ FRANÇAIS

Synopsis



Olli a 15 ans et habite dans la ville de Hoheroda, dans l'Allemagne de l'est. Olli rêve de posséder un jour une petite moto et d'aller à la Mer Blatque avec "Biene", son amie. Mais lorsque le Mur der Berlin tombe, le monde d'Olli devient soudainement beaucoup plus grand. Pour tous les gens de Hohenroda, la réunification apporte de grands changements. Pas tous parviennent à s'y faire, Olli doit lui aussi se battre pour son avenir et ses rêves. Une histoire vraie au sujet d'un jeune qui devient adulte et à propos des difficultés, des dangers et des chances qui surgissent lors du passage d'un monde à un autre

Traduction intégrale en français

1. Comment tout a commencé

[page1 début] Comment est-ce que je dois commencer ? Est-ce que je dois commencer par raconter comment je suis parti dans la forêt parce que je ne supportais plus la vie dans notre village ? Et comment je ne supportais pas non plus la vie là-bas et suis revenu ? Et comment... Stop ! Stop ! La moitié de l'histoire est déjà passée là. Ou est-ce que je dois faire comme notre prof d'allemand à l'école nous le disait toujours : "Commence par le début, Oliver, puis vient la partie du milieu et ensuite vient la fin." Il m'a toujours appelé "Oliver", mais tous les autres m'appelaient Olli. "Olli de l'est" - c'est comme ça que ceux de l'ouest m'appelaient. C'est vrai, aussi. **C'est ici, à l'est, que je suis né.**

Oui, et ça, ce serait le début, non ? Ma naissance. Mais à vrai dire, je ne m'en souviens pas tellement bien. Vous peut-être ? Et deuxièmement, mais naissance remonte à assez longtemps.

Dix-neuf ans. Cette longue vie, dix-neuf ans, ce serait un livre plutôt long. Et ennuyeux. Dans mon enfance, il ne s'est en fait rien passé du tout. Donc je ne commence pas par le début. Et la fin ? C'est encore longtemps pas la fin j'espère. Je suis encore au plein milieu de la vie. Donc je commence en plein milieu de mon histoire, en plein milieu de la partie du milieu, et je m'arrête en plein milieu de mon histoire. Et je commence - oui, ça doit être juste - je commence [page 1 fin][page2] au jour où, pour nous dans l'est, tout devient différent. C'était le 9 novembre 1989.

Ce soir-là, il y avait une fête au centre de jeunesse de la verrerie. Ce n'était pas si extraordinaire que ça - il y avait presque chaque soir une fête dans le club pour jeunes de l'usine de verre. Où aurait-on pu aller d'autre dans notre village de Hohenroda ? Rester à la maison et regarder la télé, ce n'était pas non plus intéressant. Alors, on se retrouvait dans le club pour jeunes. Je dis "village", mais Hohenroda est en fait une petite ville. Une petite ville en Saxe, avec sa propre gare et une usine à verre. Autrefois, la plupart des gens travaillaient soit à l'usine à verre, comme mon père, soit aux chemins de fer, comme ma mère. Aujourd'hui, les portes de l'usine à verre sont fermées et les trains ne s'arrêtent plus à la gare. Et la plupart des gens de Hohenroda n'ont pas de travail. Mais là, je suis déjà de nouveau loin du début de l'histoire.

Ce soir de novembre, il y avait donc une fête dans le club pour jeunes. Comme toujours, j'étais assis avec mes amis de l'école. On buvait du coca de l'est qui avait le goût de médicaments, on écoutait de la musique de l'ouest, on parlait de voitures et de motos et on regardait les filles danser.

Les filles dansent mieux que les garçons, il n'y a pas de débat. Elles sont plus jolies quand elles dansent. Elles savent qu'elles sont jolies et c'est pourquoi elles n'ont pas peur. Quand je danse, j'ai toujours la tête rouge et mes pieds deviennent très grands. Alors, je préfère rester assis [fin page2][page3] et parler de voitures et de motos, comme autrefois.

Aujourd'hui, j'ai même ma propre voiture. Autrefois, on n'y pensait même pas. J'étais trop jeune, bien sûr, à quinze ans. Mais aussi la plupart des adultes, chez nous, n'avaient pas de voiture. Une si petite voiture de la marque Trabant, il fallait l'attendre pendant dix ans ! Mais je ne voulais de toute façon pas de "Trabi". Mon rêve était de posséder une "Schwalbe". Vous connaissez encore la "Schwalbe" ? C'était une petite moto qui était fabriquée chez nous en RDA. Avec ma "Schwalbe", je voulais ensuite partir très loin. Le week-end à Dresde. Et pendant les vacances d'été peut-être même jusqu'à la Mer Baltique. Peut-être avec Biene.

Biene - son vrai nom est Sabine, mais je l'ai toujours appelée Biene depuis que nous jouions ensemble dans le bac à sable - Biene était encore l'un de mes rêves: Olli et Biene. Oliver Bauer et Sabine Starneck. Nous volions ensemble sur ma "Schwalbe" en direction de la Mer Baltique, en direction du soleil, du sable et de la mer, en direction du bonheur... Mais Biene dansait avec les autres filles, elle avait les yeux fermés et ne me voyait pas. Et mes amis buvaient du coca qui avait le goût de médicaments et parlaient de voitures d'Allemagne de l'ouest et de motos japonaises - "Olala la Kawasaki fait du 200 !" - "Wow !" - "Là tu laisses carrément le vieux Schmodrau dans son Trabi sur place !" - "Dans un nuage de poussière !" - "Nü!"

"Nü", c'est ce que nous disons en Saxe. Ça signifie "oui" [3][4] ou "n'est-ce pas ?". Et Schmodrau était directeur de notre école. Un "cent cinquante pour cent" comme on disait autrefois. Il nous enseignait la politique: pourquoi le communisme est meilleur que le capitalisme. Pourquoi l'Union soviétique est plus puissante que l'Amérique. Pourquoi la RDA va gagner, pas aujourd'hui, peut-être pas demain, mais un jour. Pourquoi l'avenir nous appartient. Oui, ça, il y croyait le vieux Schmodrau. La plupart du temps je dormais dans son cours. Ou

alors je rêvais de ma 'Schwalbe'. Ou de Biene. Communisme. Capitalisme. C'étaient des mots. Amérique. Russie. Ils étaient très loin. Et l'avenir ? Je savais bien : après l'école je deviens cuisinier dans la cantine de l'usine à verre. Ou dans la cantine de la gare. Et avec la première vraie paie, je m'achète la 'Schwalbe' - et ciao.

"Eh, Olli, t'es où avec tes pensées ? Tu rêves ?"

C'était Maik. Mon meilleur ami, Maik avait un an de plus que moi, et un peu plus avancé en tout. Il buvait déjà de la bière et parfois des choses plus dures. Bien sûr que j'avais aussi déjà goûté de la bière mais - à vrai dire - je préfère le coca, même le coca de l'est, même s'il a le goût de médicaments. Maik fumait aussi, bien sûr que j'avais aussi déjà essayé des cigarettes mais - à vrai dire - je préfère le chewing-gum. J'étais encore un peu motié enfant. Maik était un type bien. Tous avaient un peu peur de lui. Aussi les profs, même [fin page n°4/p8 du livre][page9]le directeur Schmodrau. C'est pour ça que je trouvais Maik tellement bien. Je voulais aussi être tellement cool. Jeans, veste en cuir, cigarette dans la bouche, bouteille de bière à la main.

Mais ce soir, Maik n'avait pas de bouteille de bière à la main, mais une bouteille de champagne de marque 'Rotkäppchen' (= chaperon rouge).

"Eh !" cria Maik. "Il n'y a même pas d'ambiance ici ! Qu'est-ce qui se passe ? Olli ! Lève-toi ! Viens !"

Il me prit par la main et me tira sur la piste de danse. Puis, il secoua la bouteille de champagne, le bouchon sauta avec un 'plopp !' très fort au plafond et le champagne gicla dans tous les sens. Les filles crièrent "ih !" et riaient.

"Allez, buvez !" cria Maik. "Santé !" Tous prirent une gorgée de la bouteille, moi aussi. Le champagne était sucré et collant. À côté de moi se tenait Biene, elle but, rit et prit Maik par le bras.

"Mais qui est-ce qu'il y a à fêter ?" demanda-t-elle. "Tu as ton anniversaire ?"

Maik posa son bras autour de Biene, prit une grande gorgée dans la bouteille et hurla tellement fort que tout le monde dans le club pour jeunes pouvait l'entendre :

"Comment donc, vous ne l'avez pas entendu ? Ça vient de passer à la radio. À Berlin, ils ont ouvert le mur!"[10]

2. Histoires de famille

L'ouverture du mur - c'était comme si aujourd'hui quelqu'un disait : "Eh, les gars ! Les banques distribuent de l'argent aux gens dans la rue !" Tellement incroyable, je veux dire. Mais alors, quelqu'un enclencha la radio et alors on pouvait l'entendre nous-mêmes. Maik s'était encore procuré quelques bouteilles de 'Rotkäppchen'. On buvait du champagne et on entendait à la radio comment les gens de Berlin-Ouest accueillaient les premiers Trabis de l'Est avec du champagne. Tout à coup, Maik dit :

"Eh, qu'est-ce qu'on attend ? Qui vient avec ?"

"Où ?" demandai-je.

"Où ? Tu en poses des questions ! À Berlin ! Et après à travers le mur dans l'Ouest doré ! Olala, ça va être la fête !"

"Comment tu veux aller à Berlin ? Maintenant, au plein milieu de la nuit ?" demanda Biene. Ses yeux brillaient.

"Avec la voiture de mon frère", répondit Maik. "Il est à l'armée. Il ne peut pas partir maintenant. Mais dans le Trabi, il y a bien de la place pour cinq d'entre nous. Alors, qu'en est-il ? Olli, viens, on va chercher la caisse."

Parfois, Maik et moi avions pris la voiture du frère aîné de Maik et avions roulé un peu à travers la forêt avec. Le frère de Maik n'en savait rien, "mais il n'a sûrement rien contre", disait toujours Maik. Maik conduisait très bien, mais il n'avait que seize ans et n'avait pas de permis, c'était plus de 300 kilomètres jusqu'à Berlin, il faisait nuit et il avait bu un peu trop de champagne.

"Alors, franchement, Maik, je ne sais pas si c'est une bonne idée..." dis-je.

"Franchement, franchement ! Franchement, Olli - tu as simplement peur. Et franchement - je sais que c'est une idée géniale !" cria Maik. "Alors reste seulement ici, Olli. Qui vient avec ?"

Cinq ou six personnes crièrent tout de suite : "Moi !" et marchèrent avec Maik en direction de la porte. Parmi eux, il y avait aussi Biene. Je ne voulais pas qu'elle parte. Pas pendant la nuit. Pas avec cinq personnes saoules dans un Trabi sur l'autoroute. Pas avec Maik. Il était mon meilleur ami mais...

"Biene !" criai-je. "Reste ici !"

Biene se retourna à la porte.

"Écoute, Olli, tu sais : 'Qui vient trop tard est puni par la vie.' Qui me dit que le mur restera aussi ouvert demain ? Je ne veux pas attendre jusqu'à ce qu'il soit trop tard. Ne te fais pas de soucis, tu sais où je veux aller." Elle sourit un instant. "Rends-moi une fois visite dans l'Ouest, d'accord ?" Puis elle disparut.

Oui, je savais où Biene voulait aller. Elle en avait souvent parlé avec moi. Son père était quelqu'un de relativement haut placé dans le parti. Il avait aussi le droit de voyage à "l'étranger capitaliste", comme les pays de l'Ouest étaient appelés autrefois. Et de l'un de ces voyages, il n'était pas revenu. Il était resté à l'Ouest. Il n'avait parlé à personne de son projet, pas non plus à sa femme. Pas non plus à Biene. Et après, il n'y avait eu qu'une seule lettre de lui. Sinon rien. C'était déjà il y a trois ans de cela. Et je savais que Biene rêvait depuis trois ans de le rejoindre. Elle ne s'était jamais bien entendue avec sa mère. Mais elle aimait son père - même s'il avait toujours été en voyage et même s'il l'avait toujours laissée seule.

Oui, ça, je l'avais toujours oublié dans mon rêve - avec la 'Schwalbe', vous savez, et avec Biene et Olli et la Mer Baltique. Je ne voulais pas y penser, que Biene pourrait une fois ne plus être là. Elle faisait partie de ma vie, de cette hideuse petite ville Hohenroda avec ses petites maisons brunes, les cheminées fumantes de l'usine à verre, les trains qui roulaient à toutes les heures du jour et de la nuit sur les voies, la grande caserne avec les soldats russes et la vieille église avec le grand nid de cigogne. Chaque année, le même couple de cigognes élève ses petits dans ce nid désordonné. Chaque année, en octobre, les cigognes repartent - très loin, dans le sud, à l'étranger capitaliste, au-delà de la mer, en Afrique. Beaucoup plus loin que ce que nous avions le droit autrefois. Et chaque année, en avril, elles revenaient.

Notre famille est déjà depuis longtemps, là, à Hohenroda. Ma grand-mère - donc la mère de ma mère - avait eu un magasin ici. C'était avant la guerre. Après la guerre, elle alla dans l'Ouest, mais ma mère resta ici, auprès de mon père. Ma grand-mère mourut en 1986 et ma mère put aller à l'enterrement à Hambourg. Lorsqu'elle revint, ma mère dit : "Plus jamais l'Ouest ! Personne là-bas n'a du temps. Tout doit aller vite. Même le curé a tout le temps regardé sa montre pendant l'enterrement !"

Mon père est un ouvrier et fils d'ouvrier. Mon père et mon grand-père étaient fiers d'être des ouvriers et ils étaient fiers d'être des communistes. Mais ils n'étaient pas de ces cinquante pour cent comme le directeur Schmodrau ou notre Maire Werkmund. Au contraire. Mon père a toujours ouvert la bouche quand quelque chose ne lui plaisait pas. Et ce n'était pas si rare que ça. Quand les gens de Hohenroda avaient des problèmes ou des ennuis, ils venaient souvent chez nous dans la cuisine et en parlaient. Après, mon père allait voir le Maire Werkmund et grondait et tapait sur la table quand il le fallait :

"Pourquoi est-ce que le magasin alimentaire n'ouvre pas plus tôt de sorte que les femmes puissent aller faire les courses en allant au travail ?"

"Est-ce que les tanks doivent vraiment passer au plein milieu de la ville ? La route en est toute cassée et le vieux camarade Meyer en tombe à chaque fois presque du lit de peur ! Ils pourraient prendre le chemin plus long qui contourne la ville."

"Pourquoi est-ce que camarade Schmidt ne reçoit pas un plus grand appartement ? Elle a trois enfants et a besoin de place !"

"Pourquoi est-ce que camarade Starneck reçoit un moins bon travail juste parce que camarade Starneck est allé à l'Ouest ? Qu'est-ce qu'elle y peut ? Pourquoi est-ce que camarade Schmodrau ne peut pas parler plus gentiment à Sabine ? D'abord, elle perd son père et maintenant elle est aussi encore maltraitée à l'école. Est-ce que camarade Schmodrau veut que Sabine parte aussi ?"

Le maire Werkmund n'aimait pas mon père. Mais Werkmund ne pouvait rien faire contre mon père parce qu'il était l'un des meilleurs ouvriers de l'usine à verre.

Le grand-père - donc le père de mon père - était là, en 1961, lorsque le mur fut construit à Berlin. C'était bien avant ma naissance. Il était soldat et devait faire attention qu'aucun des ouvriers qui construisaient ce mur n'allât à l'Ouest. Il a pleuré, mon grand-père, toujours, lorsque le mur devenait de plus en plus haut, mais il a quand même participé : "Le parti a toujours raison, tu sais. C'est comme ça que je pensais à l'époque."

Je n'avais jamais réfléchi à propos de ce mur. Il avait toujours été là. Il était un fait, un bout géographique, comme l'Elbe. Au mur, le monde - mon monde - était fini. Et maintenant, il y avait tout à coup un grand trou dans le mur. D'un seul coup, le monde était soudain si vaste. J'avais un petit peu peur, à vrai dire.

3. "Je souhaite une joyeuse réunification"

Que vous le croyiez ou non : lorsque vint la réunification, onze mois plus tard, mes parents et moi n'étions toujours pas allés à l'Ouest - presque les seuls de Hohenroda, sauf les asociaux dont de toute façon personne ne s'occupait et les vieux qui étaient trop faibles pour aller quelque part seuls et que personne ne prenait avec parce que les gens de Hohenroda avaient besoin de place dans leurs voitures pour les choses des centres commerciaux et les supermarchés de Berlin-Ouest qu'ils trimbalaient à la maison.

Et maintenant, nous devrions tous faire partie de l'Ouest. Nous avons déjà une nouvelle monnaie - de lourdes pièces et des billets frais avec "Deutsche Mark" dessus. Quelques personnes avaient aussi déjà de nouvelles voitures. Maintenant, nous devrions aussi recevoir de nouvelles cartes d'identité et de nouveaux passeports, un nouveau drapeau, un nouveau gouvernement. Ça devait être fêté.

Mais qui devait organiser la fête ? Le Maire Werkmund avait disparu. Comme toujours, quand ils avaient un problème, les gens venaient chez mon père : "Fais ça toi, d'accord ?"

"Moi ? Pourquoi moi ? J'étais toujours pour la RDA, vous le savez bien. Maintenant, la RDA se casse. Oui, c'est peut-être bien comme ça, ici, beaucoup de choses n'étaient pas en ordre, mais est-ce qu'on doit vraiment fêter ça, je ne sais pas."

"Tu peux organiser. Et tu peux aussi faire un discours. De quoi ça a l'air si, chez nous à Hohenroda, il n'y a pas de fête ?"

Donc, le 3 octobre 1990, il y eut une fête à Hohenroda, comme partout en Allemagne, et mon père avait organisé la fête dans l'aula de notre école. Ma mère et d'autres femmes de la cantine des chemins de fer cuisinaient ensemble de la soupe avec des saucisses et faisaient du pain avec de la saucisse et du fromage. Le groupe de heavy-metal "Tas de débris de verre" du club pour jeunes de l'usine à verre s'exerçait chaque soir, tout comme la fanfare des cheminots, les "Harmonia 1902".

Quelqu'un des pompiers se procura des feux d'artifice. Et nous, du club pour jeunes, décorions l'aula avec des drapeaux noir-rouge-or et des ballons multicolores de "Woolworth" dans l'après-midi.

Toutefois, il n'y avait pas tous ceux du club pour jeunes qui étaient là. Les deux personnes qui représentaient le plus pour moi manquaient : Maik et Biene. Biene m'avait écrit d'une petite ville en Bavière où elle habitait maintenant chez son père et où elle allait à l'école. "Je vais bien", écrivait-elle. "Rends-moi une fois visite." Maik n'avait plus donné de ses nouvelles depuis le soir du club pour jeunes. Mais certaines personnes disaient qu'il avait atterri dans un groupe de skinheads à Berlin. À vrai dire, je ne savais pas exactement, à l'époque, ce que sont des skinheads, mais ça devait changer bientôt.

Car en fin d'après-midi, il y eut du bruit dans la rue, presque aussi grave que les tanks russes et vingt ou plus de skinheads roulèrent dans la ville avec dix ou douze motos et descendirent de leurs lourdes machines devant la seule brasserie de Hohenroda. Parmi eux se trouvait Maik. Je ne le reconnus pas tout de suite avec son crâne rasé, mais il me faisait des signes et cria : "Eh, Olli ! Viens ici, bois voir une petite bière avec moi. Eh les gars, écoutez voir", dit-il aux skinheads qui étaient allés se chercher des bouteilles de bière dans la brasserie et s'étaient mis à l'aise dans le soleil automnal, "c'est Olli, mon vieil ami Olli." Et il me mit une bouteille de bière dans la main, "Santé Olli ! Nous sommes un peuple ! Allemagne, Allemagne au-dessus de tout !"

"Alors, franchement Maik..."

"Franchement, franchement ! Franchement Olli, celui qui ne veut pas boire à l'Allemagne est un pauvre communiste, pas vrai ? Alors Olli, bois !"

Je bus.

Le soir, il y avait la fête avec mes parents. Comme la plupart des gens à Hohenroda, mon père s'était fait beau, comme pour le 1er mai : costume, chemise blanche, cravate. Il était quelque peu nerveux à cause du discours qu'il devait tenir. Ma mère était fatiguée à cause de tous les pains qu'elle avait faits. Moi, j'étais un peu saoul à cause des deux bouteilles de bière que j'avais bues avec Maik. À l'entrée de l'aula, le nouveau directeur de l'école, un jeune monsieur avec un large sourire, nous souhaitait la bienvenue. Ils avaient licencié le vieux Schmodrau. Il avait été un "cent cinquante pour cent", une "chaussette rouge", comme le Maire Werkmund. Et pour des gens comme ça, il n'y avait plus de place. Ils nous avaient envoyé le nouveau directeur de Dresde. Il n'y avait pas encore de nouveau maire. "Je souhaite une joyeuse réunification", dit le directeur et nous conduisit à notre table, tout devant, vers la scène.

On approchait de minuit. Les gens mangeaient de la soupe, des saucisses, buvaient de la bière ou du champagne, parlaient, riaient, regardaient toujours de nouveau leur montre. Le groupe "Tas de débris de verre" jouait du heavy-metal et quelques garçons du club pour jeunes et quelques-uns des amis de Berlin de Maik sautaient sur la piste de danse. La fanfare "Harmonia 1902" jouait de la vieille musique de danse et quelques couples plus âgés dansaient de la valse, du tango et du fox-trot. Il y eut de la musique disco du groupe et quelques filles dansèrent et les garçons regardaient. Et les gens mangeaient du pain avec de la saucisse et du fromage et buvaient encore plus de bière et de champagne et regardaient de nouveau l'heure. Dans peu de temps, la RDA n'allait être plus que de l'histoire.

Peu avant minuit, mon père se leva et alla sur la scène. Il avait aussi bu un peu trop, je crois. Lorsqu'il se dirigea vers le pupitre, il tituba un peu. La musique disco fut arrêtée et les filles regagnèrent leurs places et mon père sortit ses notes de sa poche.

"Camarades !" commença-t-il. C'est comme ça qu'on avait toujours commencé pendant quarante ans. C'est comme ça qu'il avait toujours commencé quand il parlait à ses ouvriers dans l'usine à verre ou dans notre cuisine. Mais maintenant, c'était une erreur. L'expression "camarades" n'existait plus. Quelques personnes riaient doucement et Maik cria : "Camarade Bauer, nous ne sommes plus des camarades !" Là-dessus, pas mal de personnes rirent, parmi eux aussi le nouveau directeur. Mon père regarda ses notes.

"Oui, donc, maintenant c'est terminé avec la RDA..." commença-t-il. Déjà, il fut interrompu par les applaudissements. Mon père devenait de plus en plus nerveux. "Vous savez bien, camarades, - euh je veux dire, euh, mesdames et messieurs...", là, beaucoup de gens devaient de nouveau rire, d'autres sifflaient. Mon père ne comprenait pas ce qu'il faisait faux. "Vous le savez bien, que je ne trouvais pas toujours tout correct, ce qui se passait ici." Applaudissements. "Mais, camarades - je veux dire, mesdames et messieurs, qui sait si nous irons vraiment mieux dans la nouvelle Allemagne ? Je veux dire..." Maintenant, certains criaient "Ouh !" D'autres sifflaient. "Je veux dire, nous devons tous être solidaires dans les prochains temps !" cria mon père à travers le bruit. "Sinon, nous deviendrons peut-être des citoyens de deuxième classe ! Et..." Mais il ne pouvait pas continuer à parler. Les cris de "ouh" devenaient de plus en plus forts. Les skinheads de Maik hurlaient : "Nous sommes un peuple !" D'autres personnes tapaient sur la table avec leurs bouteilles de bière : ils voulaient fêter. Ils voulaient croire en un bel avenir. Ils ne voulaient pas penser à des dictateurs et ils ne voulaient pas entendre d'avertissements.

Le directeur de l'école vint sur la scène et leva les mains. Tout devint silencieux, comme les enfants agités d'une classe quand le prof sévère entre. "Mesdames et messieurs, chers concitoyennes et concitoyens !" cria-t-il. "Il est presque déjà minuit. Buvons à la réunification de l'Allemagne ! Chantons ensemble notre hymne national !" Il fit un signe à l'orchestre des chemins de fer et commença à chanter. "Unité et droit et liberté pour la patrie allemande." Quelques personnes chantèrent avec lui, mais la majorité ne connaissait pas encore le texte. Maik et ses amis s'étaient par contre levés d'un bond et chantaient en chœur, plus fort que le directeur, plus fort que tout le monde : "L'Allemagne, l'Allemagne, au-dessus de tout..." C'est avec la tête rouge que mon père courut hors de l'aula. Ma mère et moi le suivions. Lorsque nous nous tenions dehors, dans l'air frais d'automne, les premiers feux d'artifice multicolores explosèrent avec une grande détonation dans le ciel sombre au-dessus de l'Allemagne.

4. Le retour du fils perdu (I)

Je retourne à Hohenroda. Combien de temps n'ai-je plus été à la maison ? Seulement un an. Mais il me semble que ça a duré plus d'un an parce que j'ai été dans un autre monde. À l'ouest. Maintenant, je m'aperçois que la route principale est pleine de trous. À quel point la gare a l'air sale ! Maintenant, je trouve laid que toutes les maisons ont le même plâtre brun. Je trouve désagréable l'odeur âcre du lignite avec lequel les gens chauffent leurs appartements ici.

À gauche, à côté de la gare, se trouve l'usine de verre. Autrefois, il y avait toujours beaucoup de bruit, mais maintenant, l'usine est complètement silencieuse, bien que ce soit un jour de

semaine. Personne ne veut plus du verre de Hohenroda. Trop cher, pas assez bon, je ne sais pas. La plupart des ouvriers sont maintenant assis chez eux sans savoir quoi faire. Je longe la rue qui mène hors de la ville. À droite, il y a la cité, une petite agglomération de maisons à l'extérieur de la ville où se trouve notre petite maison. Plâtre brun, cheminée, fumée jaunâtre, l'odeur de lignite dans l'air. À gauche se trouvent les casernes russes. Là aussi, tout est calme, encore plus calme que les dimanches. Car les Russes sont partis chez eux et les casernes sont vides. C'est là que travaille mon père. Il a obtenu un emploi chez un service de sécurité – c'est une sorte de policier privé, vous savez, avec un uniforme mais sans armes – et doit surveiller les casernes. Mais il n'y a plus grand-chose à surveiller. Les soldats ont tout emporté chez eux – des fours électriques, des baignoires, des miroirs, des armoires. Ils ont seulement laissé quelques vieux tanks et des camions. Et après, des jeunes de Hohenroda sont venus et ont cassé les vitres, et maintenant, des rats, des chiens sauvages, des chats, des renards et des hiboux habitent là où habitaient autrefois les soldats.

"Eh oui, qu'est-ce que tu veux ? C'est quand même au moins du travail", me dit mon père au téléphone lorsqu'il me parle de son nouvel emploi. "Eh là, on peut être content d'avoir quelque chose tout court. À mon âge, il n'a que trente-sept ans, mais il parle déjà comme un vieux monsieur. Le travail est simple, en fait, il n'y a rien à faire. Mais la nuit, c'est effrayant, dit-il. Là, il est aussi tout seul dans sa petite maison de surveillance et entend des bruits partout. On dit qu'il y a des groupes de skinheads et d'autres types qui cherchent des armes, sur le terrain des casernes, qui ont été désaffectées par les soldats. Et il doit y avoir des gens de la mafia et d'autres criminels qui s'y retrouvent la nuit. Et alors, mon père est assis seul dans sa cabane et a peur et boit de l'alcool contre le froid et la peur. Maintenant, il est midi, mon père est seul dans notre maison et est aux fourneaux et se fait son café du petit déjeuner. La mère est allée à Dresde avec la voiture pour faire les courses pour le magasin. Oui, chez elle aussi beaucoup a changé !

"Ils vont bientôt fermer la gare", m'écrit-elle. "Et alors, nous serons tous licenciés. Mais je n'attends pas aussi longtemps. Et tu sais ce que je fais ? Je fais un petit magasin, chez nous dans la maison, avec des produits dont on a besoin tous les jours, du café, du thé, du sucre, du pain, du beurre, du lait, des œufs, du fromage, de la charcuterie, de la bière. Des produits de nécessité quotidienne, comme on dit. Ils ont aussi fermé le 'Konsum' et il n'y a pas tout le monde qui peut aller à Dresde pour faire les courses."

Ma mère a toujours été comme ça, vous savez. Toujours pleine d'idées. Elle a vite fait son permis de conduire, s'est procuré une vieille camionnette de marque 'Barkass' qui appartenait auparavant à l'usine de verre mais que personne ne voulait avoir maintenant, et allait deux fois par semaine au nouveau supermarché pour acheter des produits de nécessité quotidienne. Et le magasin marchait, il marchait vraiment bien. Bien sûr que je devenais un peu serré dans notre petite maison, mais j'étais loin à l'ouest, et comme ça, maman et papa avaient un peu plus de place. Mais maintenant, j'étais de nouveau là. De retour de l'ouest, clair et net.

"Ça va être un peu serré", dit mon père. "Mais la nuit, je ne suis pas là, la plupart du temps, et le jour, tu peux aider ta mère dans le magasin jusqu'à ce que tu trouves du travail. Dis voir, garçon, qu'est-ce qui a été du travail en fait là-bas, à l'ouest ?"

5. Ouest doré

Oui, qu'est-ce qui a été de travers ? À vrai dire, presque tout.

Ça commence très bien. Deux ou trois jours après la réunification, une lettre arrive de Bavière : "Olli, tu voulais toujours devenir cuisinier, non ? Ici, l'hôtel du 'Ratskeller' cherche un apprenti. Tu peux certainement y apprendre beaucoup, plus que chez vous à Hohenroda. Mon père connaît bien l'hôtelier, il parle avec lui et tu peux avoir la place d'apprentissage si tu veux."

Et comment je voulais ! Apprendre dans un vrai restaurant, pas dans une cantine – ça serait sûrement super ! Et à l'ouest, où les gens ont plus d'argent et, par conséquent, mangent mieux, et ici, les cuisiniers doivent mieux cuisiner. Et il y avait aussi Biene. Alors, je fis mes affaires – je n'en avais pas beaucoup, tout tenait dans un sac de sport – et montai dans le train. Et salut.

Protzau, c'est comme ça que s'appelle la ville où habite Biene et qui doit maintenant aussi devenir mon chez-moi. C'était un long voyage. De Hohenroda à Dresde, changement à Dresde pour Leipzig, changement à Leipzig pour Nuremberg, changement à Nuremberg pour le bus de liaison vers Protzau – j'étais en route presque toute la journée. En fin d'après-midi, je descends du bus avec mon sac de sport sur la place du marché de Protzau. Protzau était à peu près de la même taille que Hohenroda. Mais ici, tout était cassé ou sale ou bon. Les vieilles maisons de la place du marché avaient toutes du nouveau crépi coloré – bleu, vert, jaune, rose – comme des maisons de poupées. Les routes étaient toutes comme neuves et étaient nettoyées chaque jour. Partout, il y avait de beaux magasins avec des marchandises chères en provenance du monde entier et des gens avec de l'argent qui faisaient des courses dans ces magasins. C'était comme... à la télévision. Je regardais tout ça avec la bouche ouverte. J'avais mis mes meilleurs habits, ma veste en jean, mes nouveaux jeans et les nouvelles baskets, mais ici, je me sentais comme un mendiant. Avec le premier argent, je me disais, tu achètes de nouveaux vêtements. Comme toi tu as fait. Biene doit avoir honte si elle sort avec toi.

Mais il n'y eut pas beaucoup d'argent. Et ce n'était pas non plus simple de le gagner, ça je peux vous le dire. Presque chaque jour, je devais travailler dans la cuisine jusqu'à minuit, même quand je devais être au centre de formation d'apprentis le lendemain matin à huit heures. Ce qui était encore plus grave, c'est que j'ai à peine appris quelque chose. La plupart du temps, on ne servait que des plats finis. Des légumes et de la soupe en boîte. Des frites, des escalopes et du poisson surgelés. Des sauces en poudre et des pizzas de l'emballage. La plupart du temps, je devais faire des travaux durs ou bêtes : nettoyer le four, laver des casseroles et des assiettes sales, apporter des boîtes et des emballages à la cuisine, ouvrir, mettre des frites surgelées dans la friteuse et glisser des pizzas finies dans le four à micro-ondes, éplucher des pommes de terre, laver de la salade... Après quelques semaines, je me suis plaint auprès de l'hôtelier du 'Ratskeller', Monsieur Wamshüter.

Monsieur Wamshüter me regarda comme si je lui avais volé de l'argent ou quelque chose comme ça.

"Mais est-ce qu'il y a ? Ils sont donc comme ça ceux de l'est. Ils veulent gagner comme ceux de l'ouest. Ils veulent gagner comme ceux de l'ouest, mais travailler comme dans la DDR ?"

Nous nous tenions dans la cuisine et Monsieur Wamshüter parlait fort pour que tout le monde puisse l'entendre – le cuisinier, l'aide-cuisinier, la serveuse et la femme de ménage. Quand Monsieur Wamshüter n'était pas là, tout le monde se plaignait du travail dur et des longues heures. Mais maintenant, ils ne disaient rien mais se moquaient de moi avec Monsieur Wamshüter. "Gagner comme les Allemands de l'ouest, avoir l'assurance sociale comme en Suède mais travailler comme dans la DDR ? – oui, c'est bien ça. Oui, quand il s'agit de ceux de l'est – les 'Ossis' (ou 'Wessis') sont considérés comme une insulte de nos jours – ils sont tous du même avis. Il est flemmard, il devrait être content d'avoir le droit de travailler ici, il peut partir si ça ne lui plaît pas."

Enfin, je pensais, il n'y a qu'une chose – serre les dents, travaille encore plus dur et montre à tous que nous, les gens de l'est, pouvons aussi travailler, que leur préjugé n'est pas correct.

J'avais une petite chambre sous le toit de la belle ancienne maison de la place du marché où habitait Monsieur Wamshüter avec sa femme. Ils déduisaient chaque mois le loyer directement du salaire. Lorsque, le premier jour, je me suis présenté à Madame Wannkeller avec mon sac de sport, elle dit : "Que tu ne me ramènes pas de filles là-haut, tu comprends ? Ici, c'est une maison correcte."

Pour des filles, je n'avais de toute façon pas de temps. Il y avait des discothèques et des cinémas à Protzau et il y avait aussi des jolies filles, mais après le travail j'étais trop fatigué pour la discothèque ou le cinéma. Et les filles ? Dès le premier jour, bien sûr, j'ai rendu visite à Biene. Elle habitait avec son père et sa nouvelle épouse dans une belle maison blanche dans une rue

avec de belles maisons blanches et devant chaque maison, se trouvait une belle nouvelle voiture. Le père était de nouveau devenu un haut placé dans le parti et était de nouveau en voyage dans l'est parce qu'il y connaissait des gens là-bas. Sa femme était allée au fitness avec la deuxième voiture à Nuremberg. Sabine et moi étions assis dans le salon avec les meubles chers et nous racontions des histoires de l'ancien temps :

"Tu te souviens, comme nous avons embêté le vieux Schmodrau pendant le cours de politique ?"

"Oui ! Et comme Maik a une fois bu une demi-bouteille d'alcool et a roulé dans l'étang de la LPG avec le tracteur ?"

"Oui..."

Mais après un moment, nous sommes devenus silencieux. L'ancien temps était passé. Biene n'était plus ma vieille Biene de Hohenroda. Elle allait au lycée. Elle voulait, plus tard, étudier la médecine. Elle avait des amies et des amis à l'école – des garçons et des filles de la colonie avec de belles maisons et les nouvelles voitures. Et moi ? J'étais juste cuisinier. Non, même pas vrai cuisinier, mais seulement un apprenti. J'étais toujours Olli de Hohenroda – Olli du pays de l'est. Je n'entrais pas dans son clan. Je n'avais pas de place dans sa nouvelle vie.

Après ce premier soir, nous ne nous sommes revus qu'une ou deux fois. Parfois, je la voyais de la fenêtre de ma chambre, quand elle traversait la place du marché avec ses amies ou ses amis. Et parfois, elle regardait vers ma fenêtre, en tout cas on en avait l'impression. Mais peut-être que ce n'était même pas vrai.

Je m'étais acheté de nouveaux habits. Mais pourquoi ? Je ne les portais jamais. J'avais même économisé un peu d'argent, pour la "Schwalbe", vous savez, ou peut-être pour une Kawasaki ou une BMW. Mais où pouvais-je aller si je m'achetais la machine ? Et avec qui ? Je me sentais très seul dans cette belle ville propre. J'avais le mal du pays.

6. Biene, ilu

Chaque été, il y avait une 'Kirchweih' à Protzau. C'est une fête avec de la bière et une foire, des saucisses de veau et des bretzels. Toute la ville, semble-t-il, est, lors de ces longues soirées d'été, jusqu'à tard dans la nuit sur la place du marché. On boit, mange, danse et rit. La 'Kirchweih' est une belle fête. Pour nous au 'Ratskeller', la fête signifiait encore plus de travail que d'habitude. L'hôtelier installait des tables et des chaises devant la porte, il y avait de la bière fraîche d'un grand tonneau et des saucisses de Nuremberg du gril.

Une fois, c'était en fin d'après-midi, je me tenais au gril lorsque quelques élèves plus âgés du lycée passèrent avec leurs filles. Les garçons avaient déjà bu une ou deux bières. En tout cas, ils étaient assez drôles et l'un d'entre eux cria :

"Eh, Sabine, mais c'est ton petit Saxon, n'est-ce pas ? Ton Ossi. Olli de l'est. Il fait vraiment bonne figure avec son chapeau de cuisinier blanc. Eh, Ossi, dis voir quelque chose en saxon, oui ?"

"Laisse-le tranquille, Bastien", dit Biene. "Qu'est-ce que tu lui veux ? Il ne t'a rien fait non plus." Elle prit le garçon par le bras et l'entraîna plus loin. Il passa son bras autour d'elle et lui donna un baiser sur la joue et ils continuèrent. Les autres élèves riaient et allaient avec eux. L'un m'acheta même une saucisse et me la lança. "Eh, Sabine, j'ai quelque chose pour toi de ton cuisinier – une vraie saucisse saxonne – ou est-ce que, chez vous en Saxe, on dit 'Bratwurst' ?" De nouveau, toute la bande rit et j'entendis comme Bastien criait : "Oh ja, Bratwurst ! Ja, pitte pitte! Et une bière ! S'il te plaît, s'il te plaît une bière !"

Mon visage était écarlate. Je me tenais là et suivais le joyeux groupe du regard. Tout à coup, Monsieur Wamshüter hurla : "Mon Dieu, Olli ! Les saucisses ! Elles brûlent ! Fais attention ! Vraiment, ces gens de l'est ! Ils veulent gagner de l'argent comme les Allemands de l'ouest, mais travailler..."

Alors, du travail, j'en avais assez. Tout l'après-midi et tout le soir, je me tins derrière le gril. Et tout le temps, je pensais à la manière dont Bastien avait passé son bras autour de Biene. Comme il l'avait embrassée, je ne voulais même pas penser où ils étaient maintenant et ce

qu'ils faisaient maintenant. Mais lorsqu'il était déjà tard et qu'il commençait à faire frais, que seules quelques personnes étaient encore sur la place du marché et que nous avions éteint le gril et nettoyé les tables, Biene était tout à coup revenue là.

"Viens", dit-elle, "allons marcher un peu et parler ensemble, comme avant."

J'enlevai mon chapeau de cuisinier, pris Biene par la main et nous marchâmes dans la vieille ville. Biene parlait et moi j'écoutais. J'étais crevé et je sentais l'odeur de la saucisse de veau. Il était tard et il faisait froid, pas de lune ne brillait au ciel – mais aussi heureux qu'à ce moment-là, je ne l'avais jamais été dans ma vie.

"Tu sais", dit Biene, "à l'école, par exemple, je dois beaucoup plus faire que les autres. L'anglais et le latin, je dois apprendre depuis le début. Chez nous, à Hohenroda, nous avons tous appris le russe, avec ça, je ne peux rien faire dans ce lycée. Je dois aussi rattraper l'histoire et la politique. Ce qui était correct avec Schmodrau est tout faux ici, tu comprends ?"

"Oui."

"Oui, c'est aussi toute une affaire. Je ne veux plus parler avec cet accent saxon. Les autres élèves ne font que s'en moquer. Toi, tu en as fait l'expérience aujourd'hui. Je ne veux pas être différente. Je ne veux plus être quelqu'un de l'est. Ces habits de la DDR par exemple – tu sais, ces jeans pour lesquels ma mère a toujours couru à Dresde jusqu'à ce qu'elle en obtienne enfin une paire ? Tu les as aussi faits au début. Ces affaires, je les ai données dès le deuxième jour. Dans la collecte de vêtements. Pour l'Afrique. Je ne sais pas si les Noirs veulent porter des choses pareilles. Ici, en tout cas, ça ne va pas, sinon tu es tout de suite un noit – un out-outsider, tu comprends ? Mais je ne veux pas être une out-sider. C'était assez grave en DDR, juste parce que mon père était parti, qu'est-ce que j'y pouvais moi ?" Je ne disais rien.

"Je veux être populaire, tu sais, être au centre. Je veux que tout le monde m'apprécie."

"Surtout Bastien", dis-je. C'était stupide de dire quelque chose comme ça, mais je devais le dire.

"Oh, Bastien", dit-elle avec impatience, "lui et les autres garçons, ce sont des vrais imbéciles, tu comprends ? Des types vraiment stupides. Ils n'ont que la bière, les voitures et le sexe dans la tête. Et ils pensent que, s'ils ont une voiture ou une moto et un peu d'argent, alors chaque fille devient tout de suite folle." Je pensais à la "Schwalbe" et à la mer Baltique, mais ne dis rien.

"Les parents ont tous une maison et trop d'argent et s'enterrent le soir devant la télé. Parfois, je me demande pourquoi ces gens ont besoin de la liberté !"

Nous marchions à travers la ville sombre. À travers des rues que je ne connaissais pas. Je parlais à Biene de mon travail. De Monsieur Wamshüter et de ma petite chambre. Nous continuions. Lorsque nous étions devant la maison de Biene, il n'y avait plus que quelques étoiles dans le ciel. Ma tête était très légère. Maintenant ou jamais, pensai-je.

"Biene", dis-je, "I love you."

Biene me regarde et secoue la tête.

"Olli, laisse ça, s'il te plaît", dit-elle. "J'ai besoin d'un ami, tu comprends ? D'un ami qui écoute, qui me comprend et qui ne me veut rien du tout."

"Bien, d'accord, aucun problème, je peux être près de toi, ça marche, pas de problème, juste des amis, d'accord ?"

Mais je me tenais simplement là et lâchai sa main et elle disparut dans la maison. Il était tellement tard qu'il était de nouveau tôt. Lorsque j'arrivai à la place du marché, le soleil se levait.

7. Ça ne va plus

C'était déjà trop tard (ou trop tôt) pour aller au lit. Mais j'allai quand même dans ma chambre pour me laver et me chercher une chemise fraîche. Lorsque je passai devant la cuisine de Monsieur Wamshüter, elle sortit la tête et dit :

"Ah, on aime ça ! Le jeune homme reste dehors toute la nuit ! Nous ne voulons pas de ça ici. Ceci est une maison propre, ici habitent des gens corrects !" Je ne répondis pas. Qu'est-ce que je pouvais bien lui dire ?

Le travail me semblait, ce jour-là, particulièrement difficile. J'étais fatigué, mes yeux brûlaient. J'avais mal à la tête et j'avais toujours froid. Lorsque les premiers clients entrèrent pour le repas de midi, le cuisinier dit : "Eh, Olli, apporte-moi la casserole avec les pommes de terre de la salle froide!"

Nous avions préparé des pommes de terre la veille, elles étaient dans une grande casserole, dans de l'eau salée. J'allai dans la salle froide et essayai de soulever la casserole. Elle était très lourde. La veille, certains d'entre nous avaient porté la casserole dans la salle froide. Et ça n'avait pas été simple non plus. Mais je ne voulais pas dire au cuisinier que c'était trop lourd pour moi. Je soulevai la casserole et vacillai avec elle hors de la salle froide. Tout à coup, tout devint sombre devant mes yeux. Je me sentais comme si je tombais en bas d'un escalier, dans un trou noir. Il y eut une forte détonation de métal, puis tout fut silencieux.

Lorsque je revins à moi, j'étais assis dans un coin de la cuisine sur le sol qui était complètement mouillé. Dans l'eau nageaient encore les pommes de terre jaunes. À côté de moi se trouvait Öslem, la femme de ménage turque, et elle m'essuyait le visage avec un chiffon froid. Comme de très loin, j'entendais Monsieur Wamshüter hurler :

"Mais mon Dieu, qu'est-ce qui se passe maintenant ? Eh Olli, ne reste pas assis là comme un fainéant, nettoie cette saleté ! Est-ce que c'est possible ? Le fainéant reste dehors toute la nuit, ma femme se fait du souci mais il ne dit même pas 'bonjour', ça, le jeune homme n'en a pas besoin. Et maintenant, notre cher Olli de l'est est fatigué et me met la cuisine sous l'eau. Qu'est-ce que je sers maintenant à mes invités ? Je dois jeter les pommes de terre. Mon Dieu... Le monsieur se plaint qu'il n'apprend rien mais il ne peut même pas aller chercher une casserole de pommes de terre ! Oui, ils sont comme ça les gens de l'est. Ils veulent gagner de l'argent comme ceux de l'ouest, avoir l'assurance sociale comme en Suède, mais travailler..."

J'essayai de me lever. Je n'y arrivais pas.

"Laisse tomber", me chuchota Ömül à l'oreille. "Il est fou!"

Je me levai. Il me semblait que la cuisine vacillait et je devais d'abord me tenir à Ömül. Mais après, je pus faire quelques pas.

"Mais qu'est-ce qui se passe maintenant ?" cria Monsieur Wamshüter. "Où est-ce que tu veux aller nom de Dieu ?"

"À la maison", dis-je.

"À la maison ? D'où ça ? Qui a dit ça ? Ça ne va pas, aller à la maison au plein milieu de la journée ! Si chacun faisait ça !"

"Je veux rentrer chez moi. Vraiment à la maison. À Hohenroda. Je ne reviens pas." J'allai vers la porte. "Je suis désolé pour les pommes de terre", dis-je encore. Puis je partis.

Et avec ça, l'histoire pourrait être terminée. Je retourne à Hohenroda et ce serait prouvé : les gens de l'est ne peuvent pas travailler correctement et feraient mieux de rester là d'où ils viennent. Mais ce n'est pas aussi simple que ça et l'histoire n'était pas encore terminée.

8. Jours d'été à Hohenroda

Longtemps, tout alla bien. J'aidais ma mère dans notre magasin. Le travail me plaisait et comme nous étions à deux, nous pouvions rester ouverts plus longtemps. C'était aussi nécessaire car dans l'ancien "Konsum", une grande chaîne de supermarchés avait ouvert une filiale. Là-bas, tout était moins cher que chez nous. Mais nous ouvrons notre magasin tôt le matin quand les gens allaient au travail et aussi tard le soir, quand ils préparaient le souper. Quiconque recevait encore de la visite le soir et avait vite besoin de saucisses dans le verre et

d'un peu de salade de pommes de terre et de quelques bouteilles de bière pouvait venir chez nous. Quiconque avait, tôt le matin, sur le chemin du travail, besoin d'un journal, de tabac pour cigarettes ou d'un titre de transport venait chez nous. De plus, il y avait des gens qui préféraient venir chez nous parce qu'ils connaissaient ma mère ou moi et aimaient discuter en même temps de faire leurs achats. Et comme ça, nous pouvions encore nous en sortir. Mais à la maison, je ne me sentais pas à l'aise. Tout était devenu plus serré à cause du magasin. Je n'avais plus ma propre chambre et dormais sur le canapé dans le salon. Mon père buvait toujours plus. Et quand il avait un jour de congé, il rencontrait d'anciens collègues de l'usine de verre qui étaient maintenant au chômage dans le bistrot, jouait aux cartes, buvait trop de bière et disait : "Je l'avais dit, je l'avais dit, mais vous ne voulez pas écouter." Et les collègues disaient alors : "Oui, oui, tu avais raison. Tout était mieux avant. Au moins, on avait du travail." Mais de tels discours ne procuraient un job à personne.

La plupart du temps, dans un autre coin du bistrot, étaient assis des gens plus jeunes, la bande de Maik. Oui, Maik était de nouveau là, et, comme avant, il était au centre. Il avait organisé un groupe qui s'appelait la "Jeunesse Nationale Allemande". Maik était le meneur et les membres de son groupe de jeunes avaient, la plupart du temps, des cheveux très courts ou un crâne chauve comme Maik, portaient des vestes de cuir courtes et bombées, des jeans et des bottes noires, comme Maik. Eux aussi n'avaient, comme les travailleurs plus âgés, pour la plupart, pas de travail et ne voyaient pas d'avenir.

Je connaissais beaucoup de membres de la "Jeunesse Nationale Allemande" d'autrefois – de l'école ou du club pour jeunes. Nous avons été amis, oui, nous étions toujours des amis, même si maintenant ils racontaient des choses stupides. "L'Allemagne doit de nouveau appartenir aux Allemands", disait Maik, ou "Les étrangers prennent les places de travail !" C'était n'importe quoi. Est-ce que des étrangers avaient fermé l'usine de verre ? Non. Est-ce que des étrangers avaient fermé la gare ? Non. Le supermarché qui faisait de l'ombre à notre magasin – appartenait-il à un étranger ? Non, il n'y avait plus aucun étranger à Hohenroda. Les Russes étaient partis. Et les Russes ne nous avaient pas pris de places de travail. Oui, Maik et ses gens disaient des bêtises. Et ce n'est pas en tenant ce type de discours qu'ils trouveraient du travail.

Mais parfois, je m'asseyais avec eux et buvais un coca et alors, c'était presque comme avant, au club pour jeunes, et nous parlions de filles, de voitures et de motos. Et pendant les week-ends, nous allions souvent ensemble à la campagne, dressions nos tentes quelque part dans la nature, au bord d'un lac ou d'un fleuve et chantions des chants au feu de camp. Ça faisait plaisir d'être avec Maik et les autres et c'était un bel été.

Un jour, à la mi-septembre, une Mercedes avec une plaque d'immatriculation d'Allemagne de l'Ouest s'arrête devant notre petit magasin et un homme à l'allure soignée et au teint bronzé en descend et entra. Typiquement un personnage de l'ouest, un manager, pensai-je, que veut-il dans notre magasin ? Probablement qu'il veut savoir comment aller sur l'autoroute. Mais le monsieur regarde autour de lui dans le magasin, sourit et dit :

"Bonjour. Euh... pourrais-je parler avec Madame... euh... Bauer ? Mon nom est Meyer. De la société Megamarlt."

"Megamarkt !" c'est comme ça que s'appelle la chaîne de supermarchés qui avait une filiale dans l'ancien "Konsum". Ma mère arriva de la cuisine qui était notre réserve et notre bureau.

"Je suis Madame Bauer", dit-elle. "Voici mon fils Oliver. Que puis-je faire pour vous ?"

"Madame Bauer, je dois vous féliciter pour ce magasin. De bonnes marchandises, des prix raisonnables, tout très propre et en ordre..."

"Oui."

"Oui, mais un tel magasin apporte aussi des soucis, n'est-ce pas ? On doit faire des dettes, on ne sait pas si on peut les rembourser. On doit travailler longtemps et parfois, l'argent ne suffit quand même pas. Pas vrai, Madame Bauer ?"

"Oui."

"Comment ? Ah, oui. Bon, je suis ici pour vous faire une proposition. Notre société, la chaîne 'Megamarkt', est prête à racheter votre magasin. Et ce à un prix très raisonnable, je peux vous le dire, Madame Bauer." Monsieur Meyer nomma une somme avec laquelle on pourrait probablement acheter une voiture comme la superbe caisse qui se trouvait devant notre maison.

"Vendre le magasin ? Vous voulez dire la maison ?"

Monsieur Meyer dut rire. "Non, non, non, Madame Bauer, je vous en prie. Nous vous achetons vos marchandises. Et vous, vous fermez simplement votre magasin. Comme ça, vous avez un peu plus de place dans votre maison et..."

"Et votre supermarché est le seul magasin à Hohenroda et vous faites encore plus d'argent."

"Eh bien, oui, certainement. Nous sommes une entreprise. Nous devons penser au bénéfice. Comme vous aussi, Madame Bauer. Et, comme déjà dit, nous vous proposons un très beau prix, vous devez l'avouer."

"Et quand cet argent est utilisé – de quoi allons-nous vivre, ma famille et moi ?"

"Eh bien, ça... euh, je vous dis, je pourrais parler avec le responsable de la filiale, certainement il peut avoir besoin d'une... euh, remplaçante."

"Et moi je suis assise toute la journée à la caisse. Et pour ça, une autre dame est licenciée. Vous savez, Monsieur Meyer, ce magasin me fait plaisir. Oui, il me fait aussi des soucis. Mais pour la première fois de ma vie, je suis ma propre chef. Je ne veux pas abandonner ça. Et nous sommes ici pour les gens quand ils ont besoin de quelque chose – tôt le matin et tard le soir. Non, Monsieur Meyer, c'est une bonne offre, vous avez raison, mais je ne veux pas vendre."

Monsieur Meyer se mordit les lèvres. "Madame Bauer, je peux bien vous comprendre, croyez-moi", dit-il. "Mais j'ai un ordre de ma société et l'ordre dit : ce magasin doit disparaître. Je suis très ouvert avec vous. Parce que je vous estime. Acceptez mon offre. Nous pouvons aussi procéder autrement."

"Eh bien, qu'entend-il par là ?" demandai-je quand Monsieur Meyer regagna sa voiture et s'en alla en direction de l'autoroute. Nous allions bientôt le savoir. Mais avant, il y avait encore une plus grande agitation lorsqu'on dit à Hohenroda : "Les requérants d'asile arrivent !"

9. Est-ce que le foyer de requérants d'asile brûle ?

Ils doivent être 60 requérants d'asile du Vietnam. Pour eux, l'une des baraques sur le terrain des casernes fut rénovée – de nouvelles fenêtres, des lits et des armoires, de nouvelles salles de bain, toilettes et cuisines. "Pour des étrangers, on rénove tout et nous, les Allemands, nous sommes encore dans nos vieilles maisons et le plâtre nous tombe du plafond dans la soupe !" grondaient certaines personnes dans le bistrot, et dans notre magasin, certaines vieilles dames disaient : "Des Vietnamiens ! Alors on ne peut plus sortir de la maison le soir ! Qui sait ce qu'ils font avec nous !"

Pas tous les gens de Hohenroda étaient contre les requérants d'asile, probablement même pas la majorité, le nouveau maire, par exemple. Il organisa un rassemblement à l'aula et dit que nous devions accueillir les requérants d'asile en tant qu'invités. Mais il ne reçut que peu d'applaudissements et le jour où les 60 Vietnamiens arrivèrent à Hohenroda, la "Jeunesse

Nationale Allemande" organisa un tout autre accueil. Avec des torches et des drapeaux, les amis de Maik défilèrent dans la rue principale, puis en direction de la caserne, et beaucoup de gens sortirent de leurs maisons ou du bistrot et marchèrent avec eux. En tout, il y avait entre 30 et 40 personnes. Je ne le dis pas volontiers, mais j'en faisais partie.

Je n'avais rien contre les étrangers, vous savez. Franchement, je vous dis, ils doivent bien rester quelque part s'il y a la guerre chez eux ou s'ils vont mal chez eux à la maison. Et pourquoi ne devraient-ils pas rester chez nous ? Beaucoup de gens ont quitté la DDR parce qu'ils étaient persécutés ou parce qu'ils voulaient vivre mieux et ils furent accueillis en Allemagne de l'Ouest. Et juste parce que quelqu'un a une peau jaune ou noire ou brune, ça devrait être différent ? Non.

Pourquoi étais-je avec eux alors ? Qu'est-ce que je faisais parmi ces crânes chauves fous qui défilaient en direction de la caserne avec des torches et hurlaient "Étrangers, dehors !" et "L'Allemagne aux Allemands ?" J'étais seulement avec eux parce que... parce que tous y étaient. Mais aussi tous mes amis. Parce que, à vrai dire, ce n'est pas simple d'être exclu. Parce qu'à l'ouest, je m'étais senti comme un homme de deuxième classe et qu'ici, je voulais appartenir aux gens de première classe.

Et parce que c'était amusant de marcher dans la nuit fraîche, de voir les torches et les drapeaux et de hurler très fort et que les chiens et les chats, les renards et les chauves-souris et surtout les Vietnamiens avaient terriblement peur. Ils s'étaient enfermés dans leur baraque et regardaient craintivement par les fenêtres. Déjà, les premières pierres volaient. "Allumez !" cria quelqu'un. "Allumez ! Le foyer pour requérants d'asile brûle ?" Pas de police en vue. "Allumez ! Allumez !" Tout à coup, quelqu'un passa par la porte de la baraque. Mon cœur bondit presque jusque dans ma bouche. C'était mon père. Il portait son uniforme d'agent de surveillance et avait une lampe de poche à la main. Avec la lampe de poche, il éclairait les membres du défilé directement dans les yeux. Je crois qu'il avait de nouveau bu de l'alcool. Je ne sais pas s'il aurait eu le courage de s'opposer contre tellement de gens. Mais ils le connaissaient tous et lorsqu'il leva la main, ils devinrent tous silencieux, comme un groupe d'élèves quand un prof apprécié leur parle.

"Écoutez voir", dit-il, "cette baraque là fait partie de la caserne et je surveille la caserne et vous ne l'atteindrez pas. Si vous abîmez cette maison, vous devez d'abord m'abîmer moi." Tout à coup, je sus de nouveau à quel côté j'appartenais. Je quittai le groupe et allai auprès de mon père. Certaines personnes sifflèrent et hurlèrent quelque chose contre moi mais mon père leva à nouveau la main.

"Comme déjà dit, bas les pattes de cette baraque sinon vous devez m'abîmer, et Olli aussi car nous ne nous laissons pas faire. Mais d'abord, j'appelle la police." Il avait une radio à la main et la montrait aux démonstrateurs. Il ne l'avait jamais utilisée et ne savait pas comment elle fonctionnait. Il me l'avait raconté une fois. Il n'y avait pas non plus de piles dedans. Mais à part moi, personne ne le savait. "Si maintenant vous retournez gentiment à la maison, je vous promets que j'oublie toute l'histoire", dit mon père. "Je n'ai rien vu et reconnu personne. Alors, qu'en est-il ?"

Les démonstrateurs ne savaient pas quoi faire. Les premiers se retournaient déjà et rentraient à la maison, seuls ou en petits groupes, dans le noir. Bientôt, il n'y avait plus que Maik et environ dix membres de sa "Jeunesse Nationale Allemande" avec leurs torches devant la baraque. Alors, on entendit au loin la sirène de la police. Quelqu'un à Hohenroda avait probablement appelé la police. Tant mieux que pas trop tard. Les démonstrateurs restants laissèrent tomber leurs torches et s'en allèrent en courant, avant de disparaître dans le noir. Maik me regarda dans les yeux. "Voilà Olli, ça y est", dit-il. "Avec notre amitié, c'est terminé. Ça va mal aller pour toi à Hohenroda, crois-moi."

Mon père passa son bras autour de mes épaules. "Viens", dit-il, "mes jambes tremblent." Il s'assit par terre. Maintenant, nous voyions déjà, à travers les arbres, les feux bleus des

premières voitures de police. Quelques Vietnamiens passèrent la porte. Ils applaudissaient, comme dans une pièce de théâtre. Mais ça n'avait malheureusement pas été un théâtre.

10. La "Schwalbe"

Quelques jours après la manifestation vers le foyer pour requérants d'asile, nous apprîmes ce que Monsieur Meyer voulait dire lorsqu'il avait dit "Nous pouvons aussi procéder autrement." Ma mère reçut une lettre du maire dans laquelle elle était rendue attentive aux heures d'ouverture légales des magasins en Allemagne. "Je dois vous demander en toute forme de vous conformer aux dispositions légales", écrivait-il. "Sinon, je me vois malheureusement contraint de vous donner une amende ou de fermer votre magasin."

Peut-être que ce n'était qu'un hasard que le maire conduisait depuis peu de temps une nouvelle belle voiture. Peut-être. Et peut-être n'était-ce aussi qu'un hasard que déjà le lendemain Monsieur Meyer était de nouveau dans notre magasin et proposait à nouveau à ma mère avec un sourire triste de lui acheter le magasin – mais cette fois-ci pour beaucoup moins d'argent. Peut-être. En tout cas, il était clair que les jours de notre petit magasin étaient comptés. Je devais me chercher du travail. Et cela signifiait que je devais de nouveau quitter Hohenroda. Mais où aller ?

Parfois, le destin répond.

Peu après la visite de Monsieur Meyer de la société "Megamarkt", un Vietnamien entra dans le magasin. Je reconnus un des hommes du foyer pour requérants d'asile. Il souriait et me désignait. "S'il vous plaît", disait-il, "s'il vous plaît, venez, oui ?"

"Y a-t-il de nouveau des problèmes ?" demandai-je. Je ne pouvais pas me l'imaginer. Entre-temps, le foyer était protégé 24 heures sur 24 par la police.

L'homme souriait, me désignait de nouveau et dit de nouveau : "Venez, oui ? S'il vous plaît."

Je le suivis hors du magasin. Dehors, il y avait plusieurs enfants vietnamiens. Ils rirent et crièrent et me tirèrent et poussèrent en direction du foyer pour requérants d'asile. Là-bas, encore plus d'enfants et un certain nombre d'hommes et de femmes m'attendaient. Ils riaient et parlaient fort et applaudissaient, comme dans un théâtre. L'homme qui était venu me chercher me prit par le bras et me conduisit près d'un petit hangar qui se trouvait à côté d'une des baraques vides.

"S'il vous plaît, oui ! Regardez."

Derrière moi se tenaient presque tous les Vietnamiens, riaient et parlaient fort et applaudissaient. Je me dirigeai en direction du hangar et ouvris la porte.

Et elle était là. Dans la mi-obscurité du hangar, elle brillait rouge foncé comme un rubis. Elle sentait bon le froid et l'essence. C'est exactement comme ça que je l'avais déjà vue des milliers de fois dans mes rêves. La "Schwalbe".

"S'il vous plaît, oui ! C'est cadeau. S'il vous plaît prendre", disait le Vietnamien qui était venu me chercher. Les autres hochaient la tête et applaudissaient.

"Mais, mais...", dis-je. "Comment... toi... ?"

"Vous trouver vieille machine. Faire neuve... pour vous, s'il vous plaît, oui ?" dit le Vietnamien. "Votre père nous dit."

Je poussai la belle machine hors du hangar, dans la lumière du soleil, montai et roulai lentement autour des baraques. Les Vietnamiens riaient et applaudissaient. Je riais aussi et

saluai de la main et criai : "Merci ! Merci !" Les larmes coulaient sur mon visage. Dans mes oreilles, la mer Baltique bruissait déjà.

11. À la mer

Quels sont vos rêves ? À Protzau, j'ai une fois parlé avec un prof du Centre de Formation d'Apprentis, son rêve était de rouler à travers l'Amérique avec une Harley Davidson, de la côte est à la côte ouest. C'était un peu pareil pour moi, de rouler avec la "Schwalbe" de Hohenroda dans le sud jusqu'à Rostock dans le nord de l'Allemagne. Et ça dura presque aussi longtemps qu'avec une Harley Davidson de New York aux Grands Lacs. La "Schwalbe" était belle mais pas rapide. Et donc, je ne roulais pas sur l'autoroute mais sur des petites routes de campagne, sous le large et brillant ciel d'automne, passant à côté de champs bruns et gris, sous de hauts arbres avec des feuilles jaunes et rouges... eh, un instant, je ne suis pas un peintre ou un poète. C'était aussi beau quand, la nuit, couché quelque part dans un champ ou sous la forêt sous ma petite tente, au chaud dans mon sac de couchage épais, j'avais beaucoup de temps pour réfléchir. Et il devint clair pour moi : les rêves peuvent devenir réalité. On doit juste croire aux rêves. J'avais toujours rêvé de la "Schwalbe". Maintenant je l'avais... j'avais toujours rêvé de la mer Baltique. Maintenant, j'étais en route là-bas. Bon, ce n'était qu'une moitié de mon rêve. Il y avait là encore l'autre moitié. Il y avait encore Biene. Mais un demi-rêve est beaucoup plus que pas de rêve du tout, non ?

Peu avant Rostock, il semblait que ce rêve était aussi terminé. La "Schwalbe" ne voulait plus continuer. Quelque chose était cassé. Mais quoi ? Aucune idée. Je ne suis pas seulement pas un peintre et pas un poète, je ne suis pas non plus un mécanicien. Je suis cuisinier. Et à l'époque, je n'étais même pas un vrai cuisinier, mais un apprenti. Et même pas un vrai apprenti mais... bref, vous savez bien, j'étais donc assis sur un pré à côté de ma "Schwalbe" qui ne voulait plus voler (Schwalbe signifie hirondelle) et je pensais :

"Des rêves ? C'est ça des rêves ? Pff... Maintenant, tu n'as plus besoin d'en rêver, Olli, mais d'un miracle !"

Et à cet instant, heureusement, pile à cet instant, un miracle se produisit. À côté de moi se tenait une Mercedes avec une plaque d'immatriculation d'Allemagne de l'Ouest. Un homme bronzé et beau en descendit et vint dans ma direction.

"Hé", pensai-je, "typiquement un gars de l'ouest. Genre manager. Qu'est-ce qu'il me veut ?" Mais alors, le "gars de l'ouest" ouvrit la bouche et dit avec l'accent saxon le plus pur : "Dis donc, c'est une 'Schwalbe', oui ? J'avais aussi une maîtrise comme ça une fois. Avant, tu sais. Est-ce que je pourrais faire un tour avec ? Juste comme ça, pour le plaisir, oui ? Comme au bon vieux temps."

"Ça ne va pas", dis-je tristement. "L'hirondelle est fatiguée. Elle ne veut plus."

Mais Monsieur Hartmann, c'est comme ça que s'appelait le monsieur avec l'accent saxon et la Mercedes, Bernd Hartmann, connaissait la "Schwalbe". Après cinq minutes, il avait les mains noires mais la machine marchait de nouveau. Il monta et s'en alla.

"Si je ne reviens pas, vous prenez la Benz ?" cria-t-il.

Mais il revint. "Merci, c'était amusant", dit-il. "Et où est-ce que ça doit aller avec la 'Schwalbe' ?" Nous entamâmes une conversation. Et c'est maintenant que vient le point où vous dites certainement : "Voyons, nous ne croyons pas ça." Mais que je l'ai dit, j'avais besoin d'un miracle et un miracle s'est produit.

Monsieur Hartmann dirigeait pour une société d'Allemagne de l'Ouest un hôtel à Rostock. Et il cherchait pour le restaurant de l'hôtel – franchement – un cuisinier – plus exactement un apprenti.

"J'espère que vous en savez plus sur l'art de la cuisine que sur l'art de réparer une moto ?" dit Monsieur Hartmann. "Mais nous allons voir ça."

"Et vous voulez vraiment prendre un gars de l'est en tant qu'apprenti ?" dis-je. "Vous savez bien ce que veulent les gens de l'est : gagner comme les Allemands de l'ouest, avoir déjà l'assurance sociale comme en Suède..."

"Mais travailler comme en COMECON", dit Monsieur Hartmann. "Dans notre hôtel, nous travaillons tous dur. De l'assurance sociale ? Si vous êtes fainéant ou stupide, vous êtes viré. Et l'argent ? En tant qu'apprenti, vous ne pouvez pas gagner beaucoup, vous le savez. Mais vous pouvez apprendre beaucoup de choses, je vous le promets. Vous voulez ?"

"Oui !" dis-je.

Monsieur Hartmann avait raison. Dans le restaurant "Meeresblick" (vue sur la mer), tout le monde devait travailler très dur, en fait aussi dur que dans le "Ratskeller". Mais maintenant, j'apprenais quelque chose – j'apprenais même beaucoup.

Par exemple, choisir correctement les produits – le poisson très tôt sur le marché aux poissons, la viande chez le meilleur boucher de la ville, les légumes directement de la ferme. "Quand le poisson, la viande et les légumes ne sont pas bons, même le meilleur cuisinier ne peut rien cuisiner de bon", disait Monsieur Hartmann. Au restaurant "Meeresblick", on n'utilisait pas de bouillons en poudre ou de frites surgelées. Tout venait frais sur la table. J'apprenais à couper correctement les pommes de terre, et les carottes sont coupées autrement et avec d'autres couteaux que les tomates ; la salade de nouveau autrement, et les oignons... Bref, je pourrais raconter beaucoup mais vous comprenez bien que c'est tout un art. Bien sûr, chaque légume a son propre couteau, pour chaque tâche un autre. J'apprenais à rôtir de manière exacte et à cuire à la minute près. "Si on ne cuit pas assez longtemps, même le meilleur morceau de viande devient dur, et si on cuit trop longtemps, on peut gâcher même le plus beau poisson", disait Monsieur Hartmann. Enfin, j'apprenais à composer de bonnes sauces... Monsieur Hartmann avait raison, la cuisine est vraiment un art. Et je devins un artiste – je devins un bon cuisinier. (Monsieur Hartmann dit que je suis même un très bon cuisinier. Mais à vrai dire : je dois encore apprendre beaucoup.)

J'avais peu de temps libre. Le soir, nous avions toujours beaucoup d'invités au restaurant – aussi quand il n'y avait pas tellement de touristes en hiver, il y avait quand même des hommes d'affaires qui venaient manger chez nous. Car chacun savait : au restaurant "Meeresblick", on peut bien manger. Mais je ne voulais pas non plus aller à la discothèque ou au cinéma. J'avais une petite chambre sous le toit de l'hôtel, avec vue sur la mer et la plupart du temps, après le travail, je montais dans ma chambre, me jetais sur le lit et m'endormais tout de suite. Quand j'avais un jour de congé, je ne voyais rien de la ville avec la "Schwalbe" et allais me promener longuement sur la plage ou m'asseyais dans les dunes, écoutais les mouettes crier et pensais à Biene. Parfois, je lui écrivais de longues lettres. Je lui écrivais du marché aux poissons et du boucher, du travail dans la cuisine et de mes promenades, du vaste ciel et de la mer qui, chaque jour, non, à chaque heure, changeait de couleur, du gris au vert, du bleu au noir. Et parfois – pas très souvent – Biene répondait. Une fois, elle écrivit :

"Peut-être qu'un jour je viendrai te voir à Greifswald ou à Rostock. Comme ça on se verra plus souvent et tu cuisineras pour moi, oui !" Ce passage, je l'ai lu au moins cent fois. Mais c'est venu tout autrement.

12. Le retour du fils perdu (II)

Même sur les vieilles voies, l'herbe pousse. Le chemin de fer ne roule plus ici, la gare est fermée depuis longtemps. Mais on a amélioré la route et elle a l'air comme neuve maintenant. Depuis l'autoroute, ce ne sont que quelques minutes jusqu'à Hohenroda. Sur l'autoroute, il y a du trafic jour et nuit entre Berlin et Dresde – mais ici, c'est tout calme, ici, les arbres bruissent et on entend les oiseaux chanter. Pour la deuxième fois, je reviens à la maison. Mais à l'époque,

je n'avais rien, n'étais rien, ne savais rien. À l'époque, j'étais le stupide Olli de l'est qui avait interrompu son apprentissage. Et maintenant ? Maintenant, je suis toujours le même Olli de l'est. En tout cas, je le vois comme ça. J'ai terminé mon apprentissage. J'ai un peu d'argent et je reviens à Hohenroda avec une BMW. (D'accord, payée à crédit.) Mais je suis toujours Olli et cette région est toujours mon chez-moi. Et c'est pourquoi j'ai fait une proposition à la société de Monsieur Hartmann.

Ici, à Hohenroda, on pourrait ouvrir un petit hôtel. Pour des hommes d'affaires qui ont à faire dans la région ou à Dresde. Et pour les gens qui veulent se reposer et profiter du calme. Car maintenant, c'est vraiment calme ici. Nous ne pouvons plus vendre notre verre. Mais nous pouvons vendre notre calme. On peut aller se promener dans les belles forêts et se baigner dans les petits lacs, ici, on voit des cigognes sur les toits, ici, il y a des hérons et des aigles et beaucoup d'autres oiseaux qui sont chez eux. Et, bien que ce soit tellement beau et tellement calme, on peut arriver très vite à Dresde et même à Berlin avec l'autoroute. Cet hôtel devrait aussi avoir un restaurant. Un bon restaurant. Non seulement pour les hôtes de l'hôtel, mais aussi pour les gens de Dresde et de Berlin qui font une petite excursion à la campagne le week-end et pour les gens qui sont en route sur l'autoroute et qui veulent manger quelque chose de meilleur que les saucisses en plastique et les frites surgelées qu'il y a dans la plupart des restaurants d'autoroute – et aussi pour les gens de Hohenroda et des environs qui aiment bien manger quand ce n'est pas trop cher. Monsieur Hartmann pourrait diriger l'hôtel. Il s'y connaît en Saxe. Et qui devrait diriger le restaurant ? Eh bien, il y a ce jeune cuisinier Oliver Bauer, non ? Il paraît qu'il est bon, certains disent même très bon. En d'autres termes : Olli.

L'hôtel apporterait pas mal de places de travail à Hohenroda. Nous allons rénover une belle vieille maison, pour ça, on a besoin de beaucoup de gens, et après on a besoin de femmes de chambre, de jardiniers, de serveurs, d'un apprenti, d'aides pour la cuisine, de gens pour la réception. Ce n'est pas beaucoup, mais beaucoup mieux que rien du tout. Un peu d'espoir pour une ville qui n'avait pratiquement plus d'espoir.

Espoirs, rêves... et qu'est-ce qu'il y a avec mes espoirs et rêves privés, qu'est-ce qu'il y a avec Biene, vous demandez ? Ben... je n'ai, en fait, plus de grands espoirs et rêves. Biene étudie entre-temps la médecine - non pas à Rostock ou à Greifswald mais à Munich. Et je crois, ça lui plaît bien là-bas. Elle n'écrit plus que rarement, la Sabine, et dans ses lettres il est souvent question d'un 'Horst'. Peut-être que je ne devrais plus penser à elle. C'est en tout cas ce que pense Marlies.

Marlies est serveuse au restaurant 'Meeresblick'. Elle est sympa. Marlies est toujours gentille avec les invités, elle est drôle et nous rions beaucoup ensemble. Nous avons même été au cinéma ensemble, et à la disco, et, bien que j'aie eu une tête rouge et des pieds énormes, Marlies n'a pas ri mais dit : "Mais tu sais bien danser." Je vous disais, Marlies est sympa. Très sympa même. Marlies a aussi dit qu'elle voudrait bien travailler en tant que serveuse dans le nouvel hôtel à Hohenroda. "Vous avez besoin d'au moins une serveuse avec de l'expérience, non ?" dit-elle.

Mais Marlies n'aime pas quand le parle de Sabine. "Sabine! Sabine", disait-elle alors. "Qu'est-ce qu'il y a de si extraordinaire chez cette fille ? Bon sang, Olli, est-ce que tu veux rêver pendant toute ta vie de cette Sabine ?"

Oui, est-ce que je veux ça ?

La plupart du temps, je n'ai pas le temps de rêver. Il y a beaucoup à faire avant que nous puissions inaugurer notre 'Hôtel Hohenroda'. Mais parfois, avant de m'endormir, je me permets quand même un petit rêve. C'est le soir de l'inauguration, et beaucoup de gens chic de Dresde sont ici, aussi des gens de Berlin et de Leipzig et de Francfort ou siège notre société. Et aussi de Hohenroda, les gens les plus importants sont présents - le maire, le directeur de l'école, le dirigeant de la filiale de 'Megamarkt', mais aussi mes parents, même si ma mère est toujours au chômage et mon père seulement un petit gardien, et aussi quelques Vietnamiens du foyer pour

requérants d'asile - sans eux, cet hôtel ne serait pas là, car sans eux, je n'aurais pas de 'Schwalbe' et sans Schwalbe, je n'aurais jamais rencontré Monsieur Hartmann, et... bon, c'est clair non?

Voilà, et maintenant la porte s'ouvre et tous les invités tournent la tête parce que la fille qui entre maintenant est tellement belle. Mais Sabine ne regarde pas à gauche ou à droite mais court directement à la cuisine - arrêtez! Stop! Arrêtez le film! C'est Sabine, non? Qu'est-ce Marlies? Le visage est tellement pas net dans mon rêve, je n'arrive pas à le reconnaître exactement.

Peut-être que j'ai besoin de lunettes.

Peut-être que j'ai besoin d'encore un peu de temps.

Peut-être que je devrais vraiment arrêter de rêver.